

# Le Sens de l'Histoire

## C'était il y a soixante-dix ans

Notre édition spéciale rassemble faits historiques, analyses, témoignages et entretiens dans le but de faire connaître à nos lecteurs les faits qui ont contribué à faire de la Seconde Guerre Mondiale un moment particulièrement dramatique du vingtième siècle.

### Editorial

En début d'année, notre professeure nous a présenté le Concours National de la Résistance et de la Déportation en nous proposant d'y participer. Personne ne connaissait le concours, et pour tout dire, un concours d'Histoire, on n'était pas très motivés.

« La libération des camps, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire »... un vaste sujet, par quoi commencer ?

Nous avons d'abord regardé des films d'archives, des documentaires, lu des témoignages sur notre sujet, afin de prendre connaissance du contexte historique. Les images étaient souvent difficiles, choquantes, notamment dans le film tourné par les Américains à la libération : des cadavres et des cadavres, empilés les uns sur les autres, la bouche entrouverte et les yeux à demi clos... Mais nous avons aussi été très touchés, surtout par les témoignages, et nous avons décidé de nous mettre au travail, de nous lancer.

L'idée du journal nous est venue lorsque nous réfléchissions à la forme que pourrait prendre notre projet. Nous avons listé tous les thèmes qu'il était nécessaire d'aborder, pour être le plus complet possible, et nous nous les sommes répartis au sein de la classe.

Commença alors le plus difficile, car sur la Shoah, bien sûr, nous connaissions tous quelques éléments, mais il est vrai que le retour des déportés par exemple, est beaucoup moins bien connu, les sources étaient vastes et parfois peu fiables. Il a fallu faire le tri.

Certaines de nos recherches personnelles nous ont beaucoup marqué, et peut-être que cela se ressentira à la lecture de nos articles.

La rédaction ne fut pas chose facile, la plupart d'entre nous n'ayant jamais écrit ce type de texte. Il fallait trouver les bons mots, reformuler les phrases pour qu'elles soient simples et concrètes. Après plusieurs semaines d'efforts, nous avons mis en commun notre travail, chacun a lu son article et les autres l'ont commenté. Que fallait-il garder, enlever ? Quel titre percutant pouvions-nous lui donner ? Quelle phrase faire ressortir ? Ne restait alors « plus qu'à » réfléchir ensemble à la mise en page, aux illustrations et aux titres !

Nous espérons que vous serez aussi captivés en découvrant notre travail, que nous l'étions lors de nos recherches.

Bonne lecture !

## La libération des camps

Répartis sur tout le territoire du Reich au cours du règne des Nazis, les camps de concentration, d'extermination ou d'euthanasie ont été découverts par les armées de libérateurs de l'Est et de l'Ouest



Début 1945, la situation du système concentrationnaire se dégrade rapidement. Le régime de violence arbitraire est rendu plus dur encore par la détérioration de la situation alimentaire et sanitaire. L'avancée des armées alliées entraîne l'évacuation des camps en passe d'être libérés. Les « Libérateurs » américains, anglais ou russes découvrent l'horreur vécue par les déportés. Nous vous présentons les témoignages de ces libérateurs et des prisonniers survivants. Ils nous permettent de mesurer l'ampleur du choc qui va impacter durablement l'opinion publique à la fin de la seconde guerre mondiale,

« Bon Dieu, je me demande combien d'autres foutus endroits comme cela nous allons encore trouver » résume un soldat américain

pages 2 et 3

## Le retour des déportés

Le retour dans leur pays d'origine des déportés va souvent constituer une nouvelle épreuve. Les horreurs sont si difficiles à accepter pour les civils que parfois, l'opinion publique va être tentée de nier les faits...

Après les privations, les mauvais traitements, les maladies et l'absence d'hygiène dans les camps, les corps et les esprits sont anéantis. Pour revivre normalement, la réadaptation sera longue et difficile.

Les retours sont organisés par les Etats, avec les moyens du bord et en devant faire face à des afflux énormes. Les familles attendent le retour des leurs, et la condition spécifique des déportés peine à se faire reconnaître : les résistants ou les victimes du STO sont parfois plus visibles...

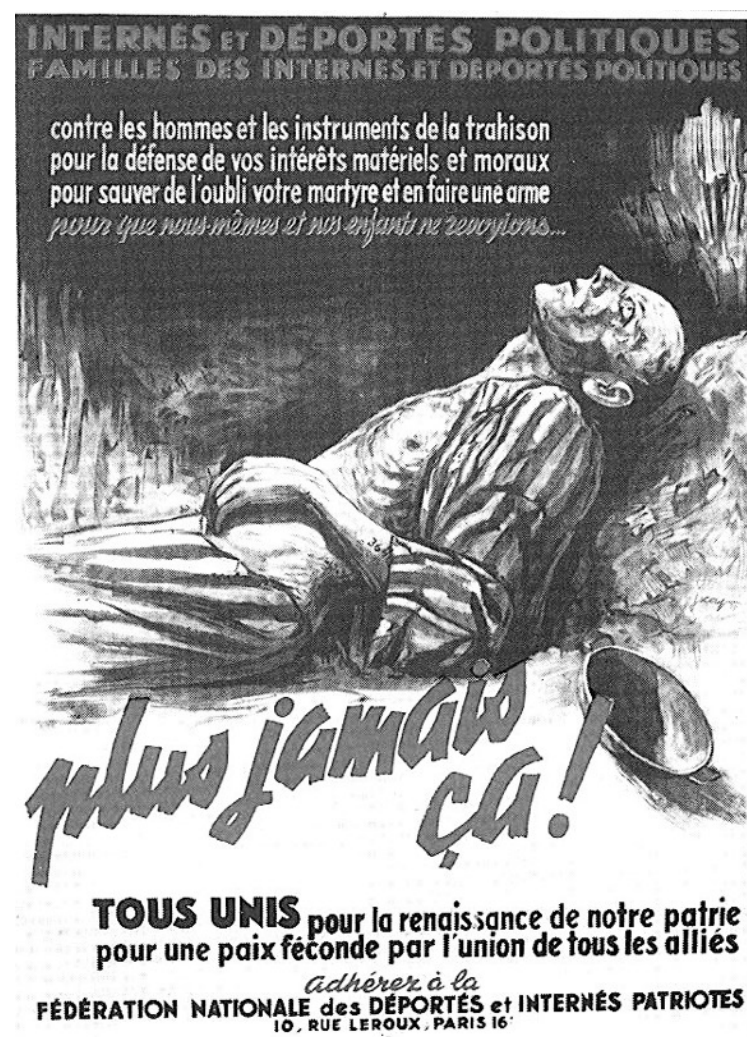
Jean Léger, auteur icaunais, dans son livre Petites Chroniques de l'Horreur Ordinaire, témoigne de ce décalage entre lui et le monde : « Je ressentais un immense besoin de me réintégrer dans ce milieu qui fut celui d'une enfance heureuse, mais je n'en connaissais plus les clés, je ne comprenais plus les réactions de ceux qui m'entouraient, pourquoi ils riaient, les causes de leurs tristesses. »

pages 4 à 6

## La découverte de l'univers concentrationnaire

La découverte des horreurs du Nazisme va entraîner plusieurs questionnements de fond des sociétés et des gouvernements : depuis quand savait-on ce qui se passait dans les camps ? Comment juger ces « crimes contre l'Humanité » ? Comment perpétuer la mémoire pour que « plus jamais » on ne sombre dans la barbarie ?

Pendant et après la libération des camps, les reporters de guerre sont présents pour récupérer le plus de preuves possibles des horreurs réalisées dans les camps de la mort : commerce de la mort, parties non détruites des camps... Les libérateurs prêtent serment de ne pas déformer la vérité historique dans leurs images. Mais on a désormais les preuves que bien avant la libération des camps, les pouvoirs politiques avaient les moyens de connaître la vérité sur l'horreur. Pour Annette Wieviorka, pas de doute, « l'impuissance à sauver la dernière grande communauté juive d'Europe encore



Affiche de la FNDIRP, signée Jicap, 1945

intacte à l'heure de la Libération, apparaît bien comme une faille morale chez ceux-là mêmes qui ont mis fin à la barbarie nazie »

Ce traumatisme va amener les politiques, mais aussi les intellectuels et les éducateurs à chercher à transmettre, par des commémorations, mais aussi des témoignages en milieu scolaire, une connaissance sans faille des conditions qui ont permis la violence d'Etat. Pour qu'au delà de l'émotion, la transmission de ces savoirs aux générations nouvelles leur permette de ne jamais oublier...

pages 7 à 10

## Un hiver interminable

Début 1945, la situation du système concentrationnaire se dégrade rapidement. Le régime de violence arbitraire est rendu plus dur encore par la détérioration de la situation alimentaire et sanitaire.

L'avancée des armées alliées entraîne l'évacuation des camps en passe d'être libérés.

Le camp d'Auschwitz est évacué fin janvier 1945, avant que les troupes soviétiques en prennent le contrôle. Le passage du Rhin par les troupes américaines, britanniques et françaises à l'Ouest accentue la pression. Au fur et à mesure de la progression alliée, des centaines de milliers de détenus sont transférés d'un camp à l'autre, à pied ou en train, dans des conditions particulièrement éprouvantes. Les déportés à bout de force meurent

d'épuisement ou sont assassinés dans ce qui s'avère être des « marches de la mort ».

**Simone Lagrange**, née en 1930 à Saint-Fons, à côté de Lyon, raconte dans une interview comment elle s'échappe du convoi, avec une camarade, pendant les marches de la mort. Elles se sont réfugiées dans une cave le 3 mai 1945, se cachant tous les jours pour ne pas être repérées par les SS qui descendaient fréquemment à la cave. Elles sont nourries d'alcool, puis le 6 mai 1945 elles décident de monter dans la maison, y trouvent à manger, et s'assoupissent. Le lendemain, le 7 mai 1945, elles sont libérées par plusieurs soldats russes.

Le terme *marche de la mort* fut inventé par les prisonniers des camps de concentration. Il fait référence aux marches forcées de prisonniers

sur de longues distances et sous stricte surveillance, dans des conditions hivernales extrêmement dures. Pendant ces marches de la mort, les gardes SS maltraitèrent brutalement les prisonniers. Obéissant aux ordres qui étaient d'abattre les prisonniers qui ne pouvaient plus marcher, les gardes SS abattirent en route des centaines de prisonniers. Des milliers de prisonniers moururent également de froid, de faim et d'épuisement... Les prisonniers, déjà affaiblis par le travail, les privations ou les maladies risquaient la mort au cours de ces marches de transfert d'un camp vers un autre. C'est l'évacuation des camps qui a accéléré la mort de la moitié des prisonniers qui ont dû marcher 80 km dans le froid sans s'arrêter.

En janvier 1945, plus de 700 000 prisonniers peuplaient encore les camps nazis. Quatre mois plus tard, au moment de la capitulation allemande, seuls 450 000 avaient survécu aux "marches de la mort" qui suivirent l'évacuation des camps devant l'arrivée des armées libératrices.



**Lily Mazur Margules** décrit une marche vers la mort au départ d'un camp de travail près de Struthof :

« Et nous savions que la seule façon de survivre, c'était de rester à l'avant.

Parce si on restait derrière et qu'on n'arrivait pas à suivre la colonne, on était abattu. Et j'ai vu des jeunes filles marcher et marcher encore et, tout d'un coup, se glacer, les jambes raides, elles n'étaient plus que des momies gelées qui tombaient le visage dans la neige. Les Allemands n'avaient plus besoin de les tuer. Elles tombaient, comme ça.

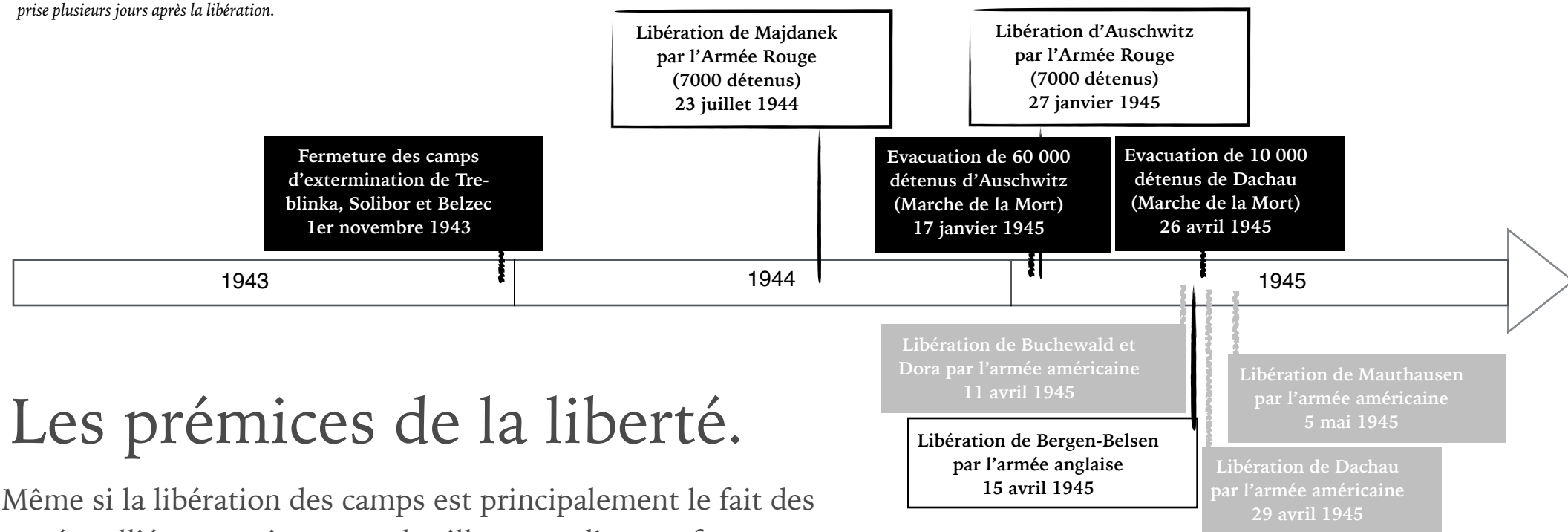
L'une de mes amies commença à se sentir mal, alors nous l'avons soutenue, moi d'un côté et une autre de mes amies de l'autre côté, et nous l'avons traînée, pratiquement traînée, elle ne pouvait pas, ses jambes étaient gelées. Mais un garde l'a remarquée. Il a ordonné à la colonne de s'arrêter, il l'a emmenée dans un champ de navets, et nous avons entendu un coup de feu. Il l'a abattue là ».

Roxane



La libération d'Auschwitz.

On peut penser qu'il s'agit d'une photo reconstituée, prise plusieurs jours après la libération.



## Les prémices de la liberté.

Même si la libération des camps est principalement le fait des armées alliées, certains exemples illustrent d'autres formes, très minoritaires, de délivrance, sans l'aide de l'armée.

Dans les dernières semaines du conflit, alors que tout s'effondrait en Allemagne, la Croix-Rouge Internationale fut autorisée à envoyer des colis collectifs aux déportés, à pénétrer dans les camps et même à organiser le rapatriement de milliers de détenus.

Des pourparlers s'intensifiaient au printemps 1945, par exemple à propos des détenus de Ravensbrück, entre le comte Bernadotte, de la Croix Rouge suédoise, et Himmler, qui espère parvenir à négocier une paix séparée avec les Alliés, dans le dos d'Hitler.

Cela aboutit à des évacuations de prisonniers de nationalité norvégienne et danoise le 7 avril 1945, en direction de la Suède en passant par Hambourg. Le 21 avril, au cours de négociations, la Croix-Rouge suédoise réussit à faire libérer 360 Françaises et 1000 autres détenues surtout des Françaises et des ressortissants du Benelux dont 30 jeunes enfants le

25 avril. Le même jour, 3960 femmes, en majorité polonaise furent libérées.

D'autre part, des évasions, notamment lors de l'évacuation des camps par des « marches de la mort », se produisent parfois, mais elles restent extrêmement dangereuses. En effet, les détenus sont facilement identifiables par leur tenue rayée, leur tatouage et s'ils trouvent une aide auprès des paysans allemands, c'est à leurs risques et périls car ils peuvent être à tout moment repris par les SS ou dénoncés, et dans ce cas ils sont souvent abattus sur place ou exterminés peu de temps après. Si environ 150 évasions peuvent être répertoriées dans les quelque 70 camps secondaires, surtout vers la fin de la guerre (car les conditions d'encadrement et de surveillance sont beaucoup moins strictes vers la fin), il n'y eut que très peu de cas d'évasions réussies.

Le 4 août 1942, cinq déportés affectés à des commandos de tra-

vail à l'auberge du Struthof, ont réussi à s'emparer d'uniformes SS et d'un véhicule dans lequel ils passent le point de contrôle qui menait au camp et parviennent jusqu'en France occupée. Sur les cinq déportés, seul un fut rattrapé et ramené au camp. Après avoir été torturé, il fut pendu devant les déportés pour servir d'exemple, le 5 novembre 1942.

**Rodolf Vrba**, né le 11 septembre 1924, et mort le 27 mars 2006, est l'un des seuls juifs à s'être évadé du camp d'Auschwitz. Interné en juin 1942, il est témoin de l'extermination en masse des juifs.

Il parvient à s'évader le 10 avril 1944 avec un autre déporté, Alfred Wetzler. Ils utilisent une cachette aménagée par d'autres prisonniers sous une pile de bois. Ils y stockent des



vêtements civils pour la route. Le 7 avril 1944, Rodolf et Alfred se cachent dans cet abri que d'autres prisonniers recouvrent de bois et répandent sur son contour du tabac russe trempé dans de l'essence pour tromper les chiens. Lorsque leur disparition est constatée, les gardes et les chiens sont mobilisés pour les retrouver, mais au bout de trois jours, les recherches cessent.

Le soir du 10 avril, Vrba et Wetzler sortent de leur cachette et partent en direction de la Slovaquie avec réussite. Arrivés en Slovaquie, ils témoignent, auprès de dirigeants juifs locaux du génocide

en cours. Leur compte rendu est rendu public à la fin juin.

Mathilde



à Mehlteuer, près de Magdebourg, des femmes juives captives dans une usine sont libérées et reçoivent un ravitaillement qui leur semble extraordinaire.

## Les libérateurs d'un enfer sans fin

Le terme « libérateur » s'applique à tous ceux qui ont participé pendant la Seconde Guerre Mondiale à la libération des territoires occupés par les nazis. Les libérateurs étaient des hommes (et parfois des femmes) qui étaient le plus souvent des Russes, des Américains et des Anglais.

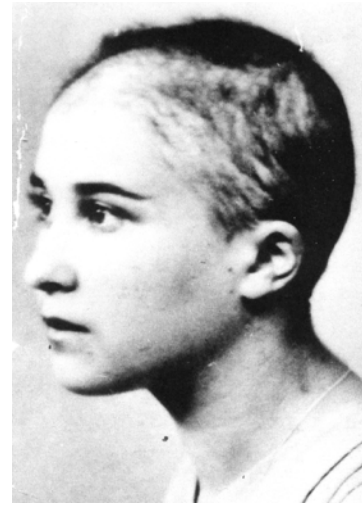
Les Soviétiques progressent à l'Est et libèrent les camps, en commençant par les camps d'extermination de Pologne. Certains ont été détruits avant leur arrivée. Les Américains et les Britanniques pénètrent en Allemagne au début de 1945 et libèrent les camps de concentration allemands et autrichiens. Ils y délivrent en même temps les déportés amenés des camps de l'Est au cours des Marches de la Mort. Les forces soviétiques libèrent le camp de Majdanek près de Lublin en Pologne, en juillet 1944, et furent ainsi les premières à pénétrer dans un important camp de mise à mort. Cette découverte est capitale car elle rend compte du caractère « industriel » et à grande échelle de la mort dans de tels

centres. C'est un véritable choc qui est provoqué par la découverte d'un complexe de chambres à gaz, des six grands fours encore chauds avec les restes carbonisés de squelettes humains disséminés tout autour, des tranchées remplies de cadavres exécutés lors des derniers jours du camp et, non loin de là, des monceaux de cendres blanches remplis de fragments d'ossements humains qui dominaient un vaste potager.

Primo Levi raconte dans *La Trêve* la libération d'Auschwitz : « La première patrouille russe arriva en vue du camp (Buna-Monowitz) vers midi, le 27 janvier 1945. C'étaient quatre jeunes soldats à cheval qui avançaient avec précaution, la mitraillette au côté, le long de la route qui bordait le camp. Lorsqu'ils arrivèrent près des

barbelés, ils s'arrêtèrent pour regarder, en échangeant quelques mots brefs et timides et en jetant des regards lourds d'un étrange embarras sur les cadavres en désordre, les baraquements disloqués et sur nous, les rares survivants ».

Ida Grinspan a raconté sa déportation (livre coécrit en 2002 avec Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, Robert Laffont). Tout a commencé lors de la Rafle, quand sa mère, Chaja Fensterszab est arrêtée au Vélodrome d'Hiver en juillet 1942. Elle est arrêtée deux ans plus tard dans la nuit du 30 au 31 janvier 1944. Ida est versée dans divers Kommandos avant d'être affectée à l'Union Werke. Ses libérateurs russes l'emmèneront à l'hôpital en brouette, avant qu'elle soit prise en charge pendant un mois, soignée et nourrie en fonction de son état physique. Elle affirme que le 8 Mai 1944 était son jour de libération, elle savait qu'elle



était sauvée. Elle est ensuite emmenée en hélicoptère jusqu'en France pour être hospitalisée. Elle apprend au même moment la disparition de ses parents.

Pour les Américains, le premier choc survient lorsqu'ils découvrent le

camp d'Ohrdruf, un des sous-camps de Buchenwald le 5 avril 1945. Eisenhower, accompagné par Patton et Bradley, s'y rend en personne le 12 avril, une semaine après la découverte du camp. Là-bas, il a pu examiner les instruments de torture, un billot de boucher qui servait à écraser les dents en or arrachées des bouches des morts, une salle où les cadavres s'empilaient jusqu'au plafond et les restes de centaines de corps que l'on avait brûlés au fond d'une fosse immense.

Peu après la découverte d'Ohrdruf, ce fut celle de Nordhausen, le 12 avril, où les corps de 3000 travailleurs forcés employés dans les usines souterraines des V1 et V2 furent retrouvés, gisant là, dans le désordre. Le même jour, ce sont 21000 prisonniers agonisants qui furent découverts à Buchenwald.

Charlotte

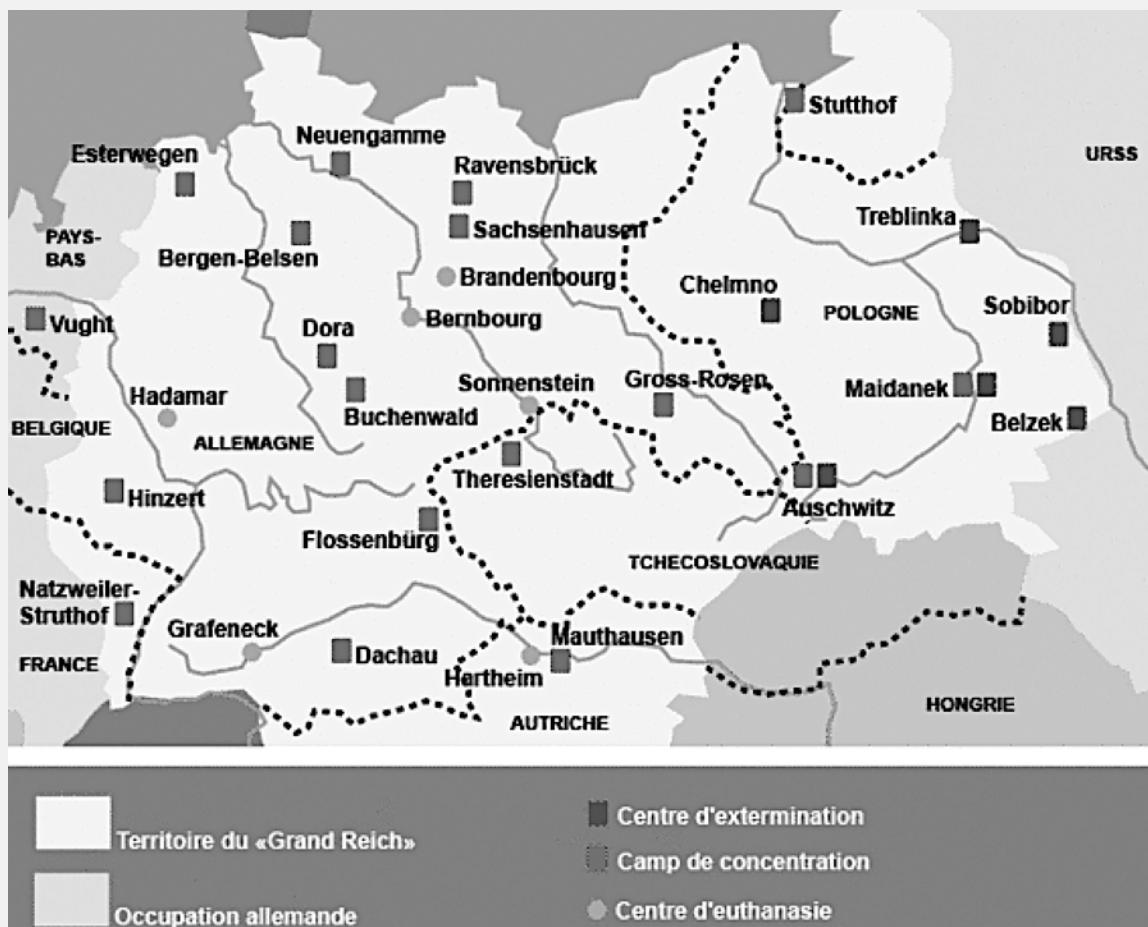
## Les sensations d'un soldat libérateur

Chuck Ferree, un vétérinaire américain entré à Dachau le jour même de sa libération, a été un des premiers à partager son histoire :

Neuf jours avant la fin de la guerre, le 29 avril 1945, la 45ème division de l'US Army parvient à Dachau au cours d'une opération militaire importante. Elle y découvre des scènes horribles :

« Dachau... un mot à prononcer comme si on devait se nettoyer la gorge de quelque chose de sale. Dachau... Alors que nous descendions de notre Stinson L-5, nous sentîmes l'odeur... Nous sûmes alors, mon passager et moi, que ce mot nous glacerait le sang jusqu'à la fin de nos jours.

Nous étions au moins à trois kilomètres du camp, peut-être plus, mais déjà nous pouvions déjà sentir quelque chose de désagréable, d'indéfinitif. (...) Nous suivîmes la voiture du commandant. Malgré un soleil brillant et le fait que je portais ma veste de vol, nous avions froid dans la jeep. Il y avait eu quelques chutes de neige la veille. Nous étions le 29 avril 1945. Le sergent commença à m'expliquer ce à quoi nous devions nous attendre lorsque nous serions arrivés à destination : Dachau, un camp de concentration nazi libéré le matin même. Je lui demandai ce qu'était cette horrible odeur. "Attendez d'être là-bas, ce sera bien pire" me répondit-il. Dachau : une petite ville avec ses maisons bavaroises si typiques, avec des jardins propres. Vraiment, rien ne nous laissait deviner ce que nous allions trouver derrière la porte d'entrée du camp. Le premier endroit où me mena le sergent confirma les pires rumeurs : des wagons et des cadavres. (...) Ces pauvres gens avaient rencontré la mort de façon absurde : le train chargé de déportés avait fui l'avance des troupes américaines. Le camp où ils devaient être transférés refusa de les admettre. Sans aucune nourriture ni eau, ils furent alors transportés de camp en camp pour finalement revenir à Dachau, leur point de départ. La grande majorité mourut lors de ce voyage de retour. Les rares prisonniers qui ten-



tèrent de s'échapper des wagons furent abattus par les SS. Sur les corps, la forme des os apparaissait clairement sous la peau : en fait, il n'y avait plus aucune chair sur les os. La plupart des wagons étaient des wagons ouverts. La neige donnait aux cadavres un aspect fantomatique.

(...) Nous passâmes ensuite près d'un grand chenil. Ses occupants avaient été victimes de la rage des déportés récemment libérés : de grands et beaux bergers allemands gorge écrasée, la tête éclatée. Puis nous vîmes un bâtiment portant l'inscription "Bains", inscription destinée à tromper les prisonniers promis à la chambre à gaz. Des avertissements étaient peints sur les murs ainsi qu'à la porte : le signal international pour danger... une tête de mort et des os croisés.

En quittant la chambre à gaz, nous

trouvâmes la preuve des monstruosités sans limites commises par les SS : des corps entassés pêle-mêle remplissaient deux pièces à rabord. Heureusement pour nous, il faisait froid : l'odeur des cadavres et des déjections aurait été impossible à supporter dans d'autres conditions. Ma lourde veste de cuir s'en imprégna pourtant. Entre ces morgues bondées se trouvaient les crématoires dont quatre portes étaient béantes, prêtes à incinérer de nouvelles victimes. Dehors, nous trouvâmes des ossements et des tas de cendres : c'était l'endroit où les fours étaient vidés de leur horrible contenu.

(...) Le long de la clôture, une multitude de prisonniers à présent libérés nous exprimaient leur gratitude. Ils avaient été plus chanceux que les autres... A travers l'eau sombre du fossé nous vîmes les corps de nom-

breux SS. Ces cadavres gelés étaient ceux des gardes SS tués par les déportés avant qu'ils n'aient pu se rendre aux troupes américaines. Au pied de chaque mirador nous trouvâmes de nombreux autres cadavres : des gardes SS qui avaient tenté de résister et qui furent abattus par les hommes de la 45ème division. Après avoir vu tant d'autres horreurs à Dachau, le seul "surhomme" qui tenait encore la tête haute était la statue d'un soldat SS sur le mur d'un bâtiment.

Après 3-4 jours à visiter Dachau, l'officier du SHAEF ainsi que les autres membres du groupe retournèrent par avion à Frankfurt. Mon passager résuma ses impressions ainsi: "Bon Dieu, je me demande combien d'autres foutus endroits comme cela nous allons encore trouver."

recueilli par Rafaela

Répartis sur tout le territoire du Reich et nombre de territoires occupés au cours du règne des Nazis, les camps de concentration, d'extermination ou d'euthanasie seront progressivement découverts par les armées de libérateurs, de l'Est comme de l'Ouest, au fur et à mesure de leur avancée sur les territoires occupés par l'armée allemande.

Les journaux s'en font l'écho, dans un mélange de stupéfaction et de propagande (ci-dessous, London News du 28 avril 1945)



## Rentrer, mais dans quel état ?

Arrivés à l'entrée des camps, les soldats alliés sont confrontés à plusieurs situations. Certains camps sont vides, comme le Struthof (en Alsace) dont les déportés ont été transférés. Mais à Dachau ou Bergen-Belsen, morts et survivants se mélangent par dizaines de milliers.

La plupart des déportés libérés au camp sont dans un état physique extrêmement délicat, trop fatigués ou malades pour participer aux évacuations. Leurs gardiens les ont donc souvent abandonnés dans les camps, livrés à eux-mêmes. Les moins faibles parviennent à sortir des blocks et des baraques pour chercher de la nourriture, souvent dans les locaux des S.S. La libération des camps présente aux yeux des militaires alliés une vision apocalyptique de corps décharnés, de cadavres entassés dans la puanteur et les poux. Pour les soldats présents à l'ouverture des camps nazis, le traumatisme est énorme. Pourtant habitués aux difficiles combats, les

soldats découvrent un spectacle hallucinant : des hommes et des femmes dans un état physique dramatique, au milieu de charniers (fosses) et d'amoncellements de cadavres. Une vision insoutenable d'autant plus que l'odeur prend à la gorge. Les corps des morts sont en décomposition, dans le sang et les excréments. De nombreux soldats ne peuvent supporter ce qu'ils voient, marqués à jamais par ces êtres squelettiques se traînant vers eux. La situation est critique : des milliers de personnes nécessitent aide et soins dans un contexte sanitaire catastrophique. Pour les rescapés, plusieurs problèmes se posent : il faut les nourrir, les soigner, les désin-

fecter, les habiller. Dans les heures et les jours qui suivent la libération des camps, beaucoup continuent à mourir de faim, d'épuisement et de maladies. La plupart ne peuvent même plus bouger, trop faibles, trop amaigris (le poids moyen des femmes françaises à Ravensbrück est de 34 kg). Les déportés ressortent des camps en ayant perdu beaucoup de poids comme Klara ne pesant que 38 kilos pour 1,68m après la libération et Benjamin Orenstein, racontant qu'il ne pesait que 33 kg pour 1,60m et n'avait pas grandi d'un centimètre depuis 5 ans et demi. À Bergen-Belsen, une épidémie de typhus oblige les Alliés à brûler au lance-flamme une partie des bâti-

ments. Si les premiers soins sont prodigués sur place, à la hâte, des infirmeries et antennes médicales se créent autour des camps et dans les villes attenantes. La Croix-Rouge participe alors à la prise en charge des vivants, ainsi que d'autres associations comme le Secours Catholique et la Mission Vaticane... Dès que possible, les premières listes recensant les rescapés sont dressées ; elles restent cependant très imprécises. Les Américains dressent des tentes, la distribution de nourriture se révèle délicate. La famine règne dans tous les camps. Les soldats improvisent au début en donnant leurs rations aux déportés, puis des réquisitions ont lieu dans les villages

proches, chez les commerçants et habitants allemands. Mais rapidement, les autorités stoppent ces distributions spontanées pour les organiser. Les portions de nourriture données aux survivants doivent être limitées car ils ont été privés longtemps. Leurs estomacs ne peuvent plus recevoir tant d'alimentation. Malgré les consignes strictes, certains déportés mangent « trop » ou reçoivent « trop » à manger ; ils meurent d'indigestion après la libération. Georges Holubowitz témoigne : « Les Américains nous donnent à manger, on nous met en garde : "Faites attention ! Ne mangez pas trop. Vous avez été privés longtemps de nourriture, vous êtes affaiblis, vous risquez de mourir d'indigestion. Mangez modérément !" Nous n'étions pas des sauvages quand même. Parmi nous, il y avait des étudiants, des fonctionnaires, des commerçants, etc. Des gens éduqués en somme. Mais hélas, certains n'ont pas pu se retenir. Ils mangeaient comme des cochons ! Je revois encore des grands chaudrons de riz et de purée de pommes de terre. Certains se jetaient dessus et ils y ont mis la tête dedans. »

Après la libération du camp d'Auschwitz, un médecin vient examiner les survivants. Il leur donne aussi une douche, du re-

pos, de la nourriture et de l'eau avant qu'ils soient ramenés dans leur ville ou village. Mais la nourriture manque très vite, le manque de soins médicaux et d'équipements entraîne des épidémies. De plus, les enfants rescapés sont couverts d'impétigo (maladie de la peau) qui se manifeste par la formation de cloques, à cause d'une hygiène insuffisante. 7000 déportés délivrés d'Auschwitz étaient atteints de maladies (typhus, tuberculose, infection purulente), et succombèrent de fatigue, quelques heures ou quelques jours plus tard. Ces problèmes physiques ont eu des répercussions sur le moral des déportés et ont renforcé leurs traumatismes psychiques.

Simone Veil est une rescapée de la Shoah. Elle ne peut plus lire correctement les mots des livres ou ce qu'elle écrit. Après son retour en France elle ne parviendra pas à parler de son expérience sauf à sa sœur qui la suivit tout le long de sa déportation. Robert Wajcman est un rescapé de la Shoah. A l'âge de 15 ans, il ne pèse que 15 kilos. Lorsqu'il est retrouvé, il est incapable de marcher et se retrouve presque dans le coma. Il se fait opérer des jambes, n'ouvre plus les yeux et ne parle plus devant sa famille qui ne le reconnaît pas en raison de son accent allemand. Après les privations, les mauvais traitements, les maladies et l'absence d'hygiène dans les camps, les corps et les esprits sont anéantis. Pour revivre normalement, la réadaptation sera longue et difficile. Pour beaucoup de déportés, le sommeil et les nuits sont encore au retour synonymes de cauchemars, d'angoisses, d'habitude de vivre avec la mort, de traumatismes, qui resteront à jamais dans les mémoires des déportés.



Ninon.



L'Humanité, 17-18 septembre 1944

## Rapatriements : les convois de la Liberté

Parmi les nombreux rapatriés de la Seconde Guerre mondiale, 900 000 prisonniers de guerre, 750 000 travailleurs forcés, 40 000 déportés survivants des camps de concentration, tous provenant de différents pays.

Le rapatriement des Français se déroula en été 1945.

L'organisation des rapatriements est gérée par les Alliés, mais les gouvernements de chaque pays doivent prendre en charge leurs ressortissants. Dès 1943, à Alger, la France Libre crée le Commissariat aux Prisonniers, Déportés et Réfugiés, dirigé par le résistant Henri Frenay. Sous le Gouvernement Provisoire de la République Française en 1944, le Commissariat devient un ministère. Sa tâche est immense et surtout inédite. C'est un ministère sans expérience, sans passé. En avril-mai 1945, plus de deux millions de Français attendent de rentrer, notamment d'Allemagne. Mais la majorité d'entre eux ne sont pas des déportés : ce sont aussi des prisonniers de guerre (environ un million), des travailleurs français ou des requis au

S.T.O (750 000). Tous ces rapatriés sont englobés sous le terme des « absents ». La situation très particulière des déportés est ainsi gommée, l'ampleur de leurs souffrances n'est pas du tout anticipée. Enfin, parmi les déportés, ce sont majoritairement des déportés politiques qui vont rentrer, car la plupart des juifs déportés de France sont déjà morts, exterminés dès leur arrivée dans les centres d'extermination en Pologne. Dans l'opinion publique, les déportés ne constituent qu'un seul et même groupe. D'abord débordées, les autorités françaises parviennent à faire rentrer jusqu'à 40 000 personnes par jour fin mai 1945 ; environ 200000 ont été rapatriées à la mi-mai 1945 par camions, trains ou avions. Début juin

1945, le rapatriement massif est considéré comme terminé. La Croix-Rouge est présente quasiment à chaque étape. Elle se charge de prodiguer des soins, de déplacer et de nourrir les rapatriés afin de les garder en vie. L'organisation a beaucoup aidé les victimes du drame en assurant la distribution d'environ 165000 tonnes de vivres et de médicaments. Toutefois, certains déportés rentrent par leurs propres moyens, se soustrayant ainsi à la prise en charge officielle et aux formalités mises en place pour l'accueil des « absents ». Georges Holubowicz explique son parcours : « Avec quatre copains, on décide de rentrer en France par nos propres moyens. Une fois désinfectés et habillés par les Américains, nous partons vers l'Ouest. Là, nous

avons commis un délit : nous avons "réquisitionné" une voiture chez des civils allemands [...] on leur a fait un bon de réquisition [...] En route, les Américains nous ravitaillaient en carburant. Nous arrivons ainsi à la frontière française en Moselle où une antenne s'occupe de l'accueil des déportés, prisonniers de guerre et STO. C'est là que j'ai eu ma première carte de rapatrié. [...] Après un passage par l'hôtel Lutétia à Paris, je rentre à Toulouse le 27 avril 1945. » Le C.O.S.O.R. (Comité des Œuvres Sociales de la Résistance, créé en 1943 à Londres et officialisé en février 1944 par le général De Gaulle) est plus que jamais sollicité pour la prise en charge des déportés survivants, des veuves, des orphelins. Les déportés sont orientés vers des centres d'accueil qui les enregistrent

et leur délivrent des certificats. Les plus faibles et les malades sont transférés dans des hôpitaux parisiens (La Salpêtrière, Bichat). Chaque survivant passe une visite médicale. Il subit également un contrôle d'identité visant à démasquer d'éventuels imposteurs (anciens collaborateurs par exemple qui se feraient passer pour des déportés). Raphaël Burgel, un ancien déporté arrêté par la police allemande et emmené à Buchenwald en juin 1943, raconte l'identification des rapatriés : « On nous a fait lever les bras pour voir si on avait pas un tatouage de SS sous l'aisselle ». On cherche à établir le rôle de chacun dans la Résistance, les circonstances de l'arrestation et les camps où il a été déporté. Mais les déportés ne sont souvent pas en mesure

de répondre à toutes ces questions. Leur grande fatigue, physique et mentale, rend leur esprit confus. Il leur est impossible de détailler avec précision leur parcours, de donner des dates, des lieux ou des noms de gardes par exemple. Ces interrogatoires sont souvent une épreuve difficilement vécue pour les rescapés. Enfin, ils reçoivent des vêtements, des tickets de rationnement, un peu d'argent et un titre de transport pour rentrer dans leur famille. Même si dans les zones anglo-américaines, les choses se passaient relativement bien, à l'Est, dans les zones soviétiques, le rapatriement devait passer par Odessa et la Méditerranée, après une longue traversée de l'Europe centrale.

Alexandra

## Les familles : actrices du retour

Sur soixante-quinze milles français juifs déportés, seulement deux mille cinq cents sont revenus, très faibles physiquement et moralement. La France doit se débrouiller pour trouver des solutions à tous les problèmes posés.

L'une des premières préoccupations au retour des déportés est de leur trouver un toit. La gare d'Orsay, la caserne de Rouilly ou encore l'hôtel Lutetia, ancien Q.G de l'armée allemande, servent de centres d'accueil.

A l'entrée de ces centres, pendant des jours, des dizaines de familles brandissent des écriteaux, en espérant revoir un fils, un mari ou un cousin. Pour faciliter leurs recherches, les familles ont l'occasion de remplir des fiches de renseignements sur les personnes recherchées, qui sont alors accrochées dans le centre.

Aussi, elles questionnent les déportés passant près d'elles ; mais ceux-ci ne préfèrent pas répondre, ne voulant tuer l'espoir. **Georges Weinberger**, rescapé du camp de Dachau, raconte : « Quand on est en train de vous montrer des pho-

tos de gosse, qu'est-ce que vous voulez que j'y réponde ? Un gosse de trois ans, quatre ans, je savais qu'il était mort. Vous voulez que je le dise qu'il est mort ? Quoi ? Un homme de cinquante, soixante, soixante-dix ans, vous voulez que je vous dise qu'il est mort ? Je disais rien, c'est mieux. »

L'arrivée des premiers déportés fait naître l'espoir chez certaines familles. Les retrouvailles, riches en émotions laissent place à un terrible choc visuel. **Nicole Burdin**, quinze ans en 1945, se rappelle avoir été « absolument sidérée » de retrouver sa mère dans un tel état. « J'étais horrifiée (je pensais qu'elle allait rester ainsi) et malgré ma forte émotion, j'ai eu un moment d'hésitation avant de me jeter dans ses bras ». **Georges Weinberg**, retrouvant la maison familiale dit lors d'une interview: « Je n'ai jamais eu la joie de la liberté ».

Pour d'autres, c'est la certitude d'une absence définitive. **Jeanine Belot**, alors dix ans lors des faits, se souvient : « C'était une dame habillée en noir, coiffée d'un grand chapeau » qui leur annonce la mort de leur père. Ignorer tout du calvaire subit dans les camps est inadmissible pour les familles concernées.

**Edmond-Gabriel Desprat**, déporté, confesse qu'une des plus grandes tortures morales a été de rencontrer les familles de déportés non-rentres.

Pour tous, mais surtout pour les familles ayant perdu des proches, les cérémonies commémoratives représentent un moment extrêmement douloureux. **Marie-M Viguié-Moreau**, alors enfant, se souvient avoir voulu crier : « Gardez votre croix et rendez-moi mon papa ! ».

Morgane.

## Le Lutetia : l'hôtel des morts-vivants.

Le Lutetia est un hôtel luxueux du 6ème arrondissement à Paris. Construit en 1910, c'est un hôtel d'art nouveau.

Les premiers convois de déportés arrivent en avril 1945. Quatre, voir cinq autobus arrivaient en même temps. Une déportée raconte « on passait et les gens nous faisaient de grands signaux, c'était ça la liberté ». Une foule devant l'hôtel attendait, hurlant des prénoms et brandissant des photos. Les Juifs qui descendaient des cars étaient qualifiés de « cargaison fantomatique », les conversations s'arrêtaient net en les voyant. Les faces vides et têtes rasées ne ressemblaient en rien aux photos affichées. Certains déportés passent la nuit à l'hôtel mais la plupart préfèrent repartir tout de suite. Le retour est craint, on n'ose pas téléphoner à sa famille pour les prévenir du retour. On ne savait pas encore ce qu'il s'était vraiment passé, juste qu'ils étaient partis dans une « destination inconnue ».

Devant l'hôtel, des panneaux étaient remplis de

photos de déportés avec des mots des familles en dessous. Sur les listes des noms, ils y avaient parfois huit, dix fois le même nom. Les déportés passaient en premier à la désinfection. Un suivi médical était effectué pour savoir s'ils pouvaient repartir ou pas. Ensuite, il y avait les formalités d'enregistrement avec l'attribution de papiers provisoires. Ils prenaient un repas, une veste ou un pantalon, puis soit ils partaient, soit ils pouvaient avoir une chambre d'hôtel en attendant d'avoir une maison d'accueil. Ils retrouvaient même parfois leur camarade de camp dans les dortoirs. Une infirmière et un médecin étaient à chaque étage. Les chambres étaient très chauffées, car les déportés avaient toujours froid en rentrant des camps. Beaucoup de déportés dormaient par terre, car ils trouvaient les lits étaient trop confortables. Il y avait jusqu'à 2000 entrées par-

fois, et seulement 350 chambres étaient disponibles, donc quatre hôtels voisins furent réquisitionnés à leur tour. Jusqu'à 5000 repas étaient servis par jour.

Les arrivées se firent plus rares au fil du temps. La foule devant l'hôtel était toujours là en attendant que quelqu'un reconnaisse les personnes sur les photos, avec l'angoisse et la peine des familles qui attendaient vainement. « Je n'osais leur dire ce qu'était réellement Auschwitz ». « Mon père est venu mais il ne m'a pas reconnu », racontent d'anciens déportés.

Qualifié à son retour de mort-vivant, Emile Levasseur raconte : « Je suis parti à 20 ans, je suis revenu j'avais presque 30 ans. Je suis parti tout jeune, je suis revenu vieux ».

En automne 1945, la réquisition du Lutetia est levée, il est rendu à ses propriétaires.

Louise

## Un retour impossible ?

Au retour des 25 000 déportés français, personne ne veut savoir. Les civils ont trop souffert et veulent oublier l'horreur et les privations de la guerre. Le sort des anciens déportés pose question...

Tandis que les résistants sont décorés et sollicités, les anciens prisonniers sont écartés, oubliés. Face à la situation, L'État et quelques associations tentent vainement de faire quelque chose. Des comités d'accueil attendent dans les gares, les journaux publient les premiers témoignages sur les camps nazis. Mais, très vite, ils se sentent dépassés et manquent de moyens pour venir en aide aux déportés sur le plan matériel.

Les Français veulent oublier la guerre et passer à autre chose. Le marché noir, les divisions entre Français, l'indifférence choquent profondément ces hommes et

Beaucoup de déportés se sentent oubliés, délaissés, comme arrivant d'une autre planète

Julie R., jeune déportée de Birkenau raconte ses retrouvailles avec sa sœur. « Au début, dit elle, elle me posait plein de questions, et puis, plus rien. » Elle-même essaye d'analyser cette réaction et explique : « Vous savez quand on aime une personne, je pense qu'il est difficile et douloureux de savoir qu'elle a souffert. » Plusieurs déportés comme Marie V. ou Julie R. se rendent compte de cette impossibilité de communiquer avec l'extérieur, de cette étrange rupture entre deux mondes, le monde des anciens déportés, fragile et plein de souvenirs et le monde des autres, un monde différent, celui des

Français qui n'ont pas connu les camps. « Tout ce qu'on a vécu, ils pensaient qu'on exagérerait parce que c'est tellement dur ! » témoigne Julie R. « C'était quelque chose que l'on ne pouvait pas expliquer, c'était tellement horrible ! (...) Même quand on racontait, ils prenaient des airs de suspicion, qu'on était folles, que ce n'était pas vrai (...) Donc on s'est renfermé sur nous même » explique Yvette L. Beaucoup choisissent de se taire et espèrent oublier. **Charles P.** raconte son arrivée à Paris : « Dans la rue, les gens ne pouvaient pas éviter de nous regarder avec colère,

comme si en revenant on avait pris la place d'autres revenants qui devaient revenir. » Certains Français, pour qui des membres de la famille ne sont pas rentrés, gardent même une rancœur envers ces déportés survivants. Plusieurs anciens prisonniers sont même accusés de cannibalisme.

**Une nouvelle vie**  
Jean Léger, auteur icaunais, dans son livre Petites Chroniques de l'Horreur Ordinaire, témoigne de ce décalage entre lui et le monde : « Je ressentais un immense besoin de me réintégrer dans ce milieu qui fut celui d'une enfance heureuse, mais je n'en connaissais plus les clés, je ne comprenais plus les réactions de ceux qui m'entouraient, pourquoi ils riaient, les causes de leurs tristesses. »

**Marie V.** eut la chance de rentrer en juin 1945 pour avoir deux mois de remise à jour sur sa nouvelle vie, afin de pouvoir faire la rentrée de septembre comme tous les autres écoliers français. Elle reprend les cours avec plus d'ardeur qu'elle ne les avait quittés :

« Avec l'école j'ai voulu retrouver une vie normale. » dit-elle. « Je n'ai pas eu de décalage parce que j'ai chassé ça (...) C'est une volonté de ma part (...) Il y a des personnes qui n'ont pas pu, qui sont restées dans cet esprit là, mais moi je n'ai pas voulu, à 15 ans, rester avec cette période où il

n'y avait rien de civilisé, où il n'y avait rien d'humain, où il n'y avait que des kapos, des SS qui gouvernaient. (...) J'ai voulu reprendre quelque chose en moi-même, la preuve, j'arrive à en parler »

Si certains ont eu cette volonté, d'autres, désespérés, ont succombé, car les anciens déportés ne peuvent oublier de telles souffrances. La Shoah fait partie d'eux, et restera à jamais gravée dans leur mémoire. Leur vie après ne sera jamais plus comme avant. Les souvenirs seront toujours là :

« Les rêves, les rêves, vous savez pendant des années, au début, je ne rêvais pas du tout. Mais maintenant tous ces rêves... Il y a deux semaines je rêvais des Allemands, ils essayaient de me retrouver. Je me suis réfugiée dans l'océan, je me suis cachée dans l'océan du monde jusqu'à ce que les Allemands s'en aillent. Ca ne s'arrête jamais, croyez moi, jamais, jamais, jamais. Des fois, vous savez quoi ? Je voudrais être morte, moi aussi. Parce que je ne m'en sors plus avec ça », témoigne **Marceline R.**

Après leur retour, de nombreux anciens déportés se sont mis à faire des cauchemars. Un rêve fréquent, c'est le trou noir ; coincés dans un trou, sans issue, perdus, oubliés. Parfois les nazis et les camps apparaissent. Pire que les sou-

venirs, qui sont relativement contrôlables, quoique toujours présents, les rêves peuvent surgir n'importe quand et paraissent tellement réels...

**Marie V.** avoue que pour survivre après ça il faut avoir de la volonté, un certain courage dit-elle. D'ailleurs, raconte-t-elle, « j'ai gardé une dureté très spéciale ». Souvent, d'ailleurs, on lui reprochait de ne pas être souriante, d'être dure. « Mais, pense-t-elle, n'est-ce pas normal après tout ce que j'ai vécu ? »

Lucie

L'Humanité du 21 avril 1945 évoque la Libération de Buchenwald en mettant en avant le témoignage du communiste déporté Marcel Paul, un des leaders de la résistance dans le camp.

Les SS se faisaient des abat-jour en peau humaine...

MARCEL PAUL RÉVÈLE LES HORRIBLES PUNITIONS INFLIGÉES A BUCHENWALD

Et M. Julien CAIN nous dit le rôle admirable joué au camp par notre camarade



Ce qu'ils ont fait de nos déportés au camp de Vaihingen... (C. P., 1944.)

L'Humanité du 21 avril 1945

## Le retour des victimes d'expérience : début de la prise de conscience ?

Seul, sans défense, seul objet d'expérience. Voilà ce qu'on enduré entre 220000 et 500000 déportés en Europe. Des expériences inhumaines, des expériences machiavéliques. Mais le pire n'est-il pas pour ceux qui survivent ?

### Des expériences inhumaines

Les expériences effectuées sur les victimes de la guerre sont réalisées dans des salles non-stérilisées, avec des instruments non-adaptés et surtout avec l'absence d'anesthésie lors des opérations. Ce sont des médecins en manque de nouvelles innovations qui se servent de capturés pour exécuter leurs moindres désirs, leurs moindres expériences, dans le but de trouver des méthodes de traitement de blessures et de maladies que les soldats allemands pouvaient subir ou contracter au combat, ou des méthodes pour rendre l'eau de mer potable. Mais le but principal de ces médecins était de confirmer les dogmes racistes et idéologiques de la conception du monde nazi, promouvoir les objectifs raciaux : tentatives de stérilisation, étude et fascination pour les jumeaux pour pouvoir reproduire artificiellement le phénomène pour procréer de parfaits petits Aryens (yeux bleu, visage ferme...). Une infirmière a témoigné : « Je me rappelle la petite Dagmar. Elle était née à Auschwitz en 1944 de mère autrichienne et j'avais aidé à la mettre au monde. Elle est morte après que Mengele lui eut fait des injections dans les yeux pour essayer d'en changer la couleur. La petite Dagmar devait avoir les yeux bleus !... »

Au-delà du nombre de victimes qu'ont fait ces expériences sur des innocents impuissants, certains ont réussi après la guerre à retourner tout de même chez eux. Mais leur avenir n'était pas pour autant inscrit dans la durée. Les médecins qui voulaient essayer de les soigner sont alors horrifiés des expériences infligées, de même que les familles qui, au retour de leurs amis ou enfants suppliaient de l'aide.

Une femme est convoquée à la préfecture de Police. "Il a été totalement impossible d'entendre le témoin sur le fond, note un policier, car elle tenait des propos totalement confus et incohérents." Cette femme racontait qu'un certain Dr Clauberg, lors de ses expériences lui avait placé des cochons d'Inde vivants dans le ventre. Estimant qu'elle souffrait de troubles psychiatriques, on l'a renvoyée chez elle. Nous ne savons pas si cette jeune femme

avait encore une famille, mais sa détresse a dû en toucher plus d'un. Nous ne savons pas la suite de sa vie, mais une chose est sûre : la douleur a fait perdre la raison à beaucoup de victimes, et ceux qui les ont torturées ont bâti leur carrière sur leurs souffrances.

### Des détails atroces dans les traces des procès

Les victimes d'expériences témoignent aux procès des médecins « Ici, le muscle soléaire latéral, qui donne au mollet sa courbe gracieuse. Suivez la jambe, voici le médial, et ici c'est le latéral. Le latéral donne, le latéral donne la courbe gracieuse normale. Maintenant, l'examen neurologique. Pourriez-vous s'il vous plaît essayer de faire ce geste ? Le patient est incapable de fléchir le pied, de soulever le pied. Essayez de le faire de l'autre côté, s'il vous plaît. Veuillez juste montrer que vous comprenez, s'il vous plaît. Comme ça. En haut. Maintenant, essayez de le faire ici. Bien. Vous remarquerez que la flexion a entièrement disparu. Je verse cette radiographie au dossier comme pièce à conviction numéro 215 de l'accusation ».

Le résultat, les résultats les plus remarquables dans le cas de Mademoiselle Dzido, c'est, pour commencer, une atrophie marquée de la jambe droite, touchant la cuisse, la jambe et le pied. « Pouvez-vous s'il vous plaît vous lever et tourner lentement sur vous-même ? Très lentement. Vous pouvez comparer les deux jambes, et vous pouvez remarquer l'atrophie marquée. Vous voyez le fémur de cette jambe, comparé à l'autre... sans insertion du tendon. Vous voyez ce tendon ici, il est absent de ce côté... On constate une décoloration bleuâtre, qui indique une interférence avec la circulation de la jambe, due probablement à la perte de vaisseaux sanguins. »

### Un retour plus que tourmenté

Le retour peut aboutir à plusieurs types de réaction de la part d'anciennes victimes d'expériences.

Il y a ceux qui tentent de tourner rapidement la page pour se réinsérer dans la société, jusqu'à nier ou même refouler leur passé. Ils se sont alors mis à raconter leur histoire depuis les années 1990 pour se défaire un passé trop lourd à porter.

**Hector**, survivant juif d'Auschwitz n'ayant pas les moyens de se payer des études à son retour, travailla dur quelques années avant de fonder sa propre entreprise. « *Le vécu, je l'ai mis à l'intérieur de moi-même et je n'en ai pas parlé pas pendant 40 ans* », explique-t-il. C'est un camarade des camps retrouvé au milieu des années 1990 qui le poussa à raconter son histoire à ses enfants puis à écrire un récit à l'attention de ses petits-enfants. Depuis, il se dit « *délogé de l'emprise des souvenirs* ».

Le but principal des médecins était de tenter de confirmer les dogmes racistes des nazis.

Il y a ceux qui n'ont pas eu l'occasion de témoigner de leur expérience, parce que la société française de l'après-guerre n'était pas prête à les écouter ou parce qu'ils trouvaient difficilement les mots pour raconter les camps. Ils ont pu parfois se réinsérer socialement sans trop de difficultés en retrouvant la majorité de leur famille, leurs études ou leur métier d'avant leur arrestation.

**Emmanuel**, ancien résistant déporté à Sachsenhausen, reprit son métier de boulanger après un temps de convalescence chez ses parents. Ayant quitté le système scolaire sans diplôme, il se sentait moins légitime pour relater l'expérience des camps que ses camarades intellectuels. En outre, il ne souhaitait pas se mettre en avant. Au contraire, il se montre critique à l'encontre de ses camarades qui éprouvent le besoin de témoigner fréquemment, ne parvenant pas, selon lui, à tourner la page.

Il y a aussi les « ressasseurs », les plus atteints par des symptômes post-traumatiques (insomnies, dépressions...), qui sont souvent en quête de reconnaissance. Ils ont été déçus par l'accueil reçu à leur arrivée, pensant qu'après les souffrances subies tout leur serait dû au retour.

Enfin, il y a les « professionnels » de la déportation qui occupent des fonctions dans les amicales d'anciens déportés, ils consacrent une partie importante de

leur temps à la transmission de la mémoire, témoignant régulièrement dans les lycées par exemple, contribuant au « devoir de mémoire », faisant en sorte que la déportation ne passe pas aux oubliettes de l'histoire et cherchant à diffuser des valeurs fortes.

**Richard**, ancien directeur financier d'une grande entreprise française, a accepté d'être le trésorier d'une association d'anciens déportés, étant l'un des derniers survivants valides de celle-ci. Il aime surtout témoigner devant de jeunes Allemands afin que de telles tragédies ne se reproduisent pas.

Beaucoup d'entre eux auront des séquelles à vie et devront réussir à vivre avec... Certains ne pourront plus marcher, d'autres plus communiquer, ou même ne plus voir. Mais comment apprendre à vivre avec des marques indélébiles comme leur numéro de matricule. Comment apprendre à vivre à des enfants qui se souviennent uniquement de la guerre ? C'est contre cela que des procès et investigations ont été menés. Nous avons un devoir de mémoire pour éviter de nouveaux désastres.

Aurora.

## Les rescapés orphelins juifs devant la solitude.

Après le traumatisme de la guerre le nombre de déportés orphelins a été évalué à environ 15 000 pour les personnes d'origine juive, et à 35 000 pour les personnes d'une autre origine.

En 1912 à Saint-Petersbourg des médecins ont créé une association pour les populations défavorisées juives : l'Oeuvre de Secours aux Enfants, présidée en 1923 par Albert Einstein. En 1933 l'O.S.E. fuit le nazisme et se réfugie en France. Elle ouvre ses premières maisons pour accueillir les enfants juifs qui fuient l'Allemagne. Autour d'Eugène Minkowski, une partie de l'O.S.E crée un réseau de patronages qui perdura toute la guerre, hébergeant jusqu'à 1349 enfants au printemps 1942. L'O.S.E participe à la mise en place du dispositif d'émigration de 311 enfants juifs vers les Etats-Unis et organise clandestinement le sauvetage de plus de 50000 enfants menacés de déportation. A la libération en 1945, l'O.S.E est chargée de plus de 2000 enfants devenus orphelins, dont 427 rescapés du camp de Buchenwald.

Contrairement à ceux qui retrouvèrent un membre de leur famille, les orphelins furent placés dans des foyers ou des familles d'accueil, constituant pour un grand nombre d'enfants cachés, dont l'identité ou le nom avaient été changés, un nouveau traumatisme.

Beaucoup d'enfants survivants gardent cette impression d'avoir vécu avec la sensation que la mort risquait de revenir à chaque instant. Une partie des enfants cachés a voulu très tôt se débrouiller seul, partir tôt de la maison, se marier, travailler, souhaitant à la fois alléger le fardeau de ce cauchemar vécu et s'échapper vers une vie plus gaie, moins angoissée, moins marquée par la guerre. Mais la majorité est passée par la dépression avec un sentiment de déni pour se protéger, pour ôter ce cauchemar vécu de leurs pensées, comme s'il n'avait jamais existé, pour mettre en sommeil ce malheureux épisode. Depuis ces événements qui ont fait basculer leur vie, il leur reste, au fond d'eux-mêmes, cette plaie non cicatrisée, qui, avec le temps, semble devenir de plus en plus douloureuse comme une marque indélébile gravée pour toujours dans leurs esprits car au fil du temps une prise de conscience se fait, car les enfants d'autrefois ont grandi et se sont reconstruits pour devenir des adultes marqués. Leur vie a été bafouée, parfois détruite à cause de la persécution antisémite de la période nazie, qui leur a valu d'être séparés de leur famille, qui leur a valu d'être des orphelins, et d'être effrayés à jamais.

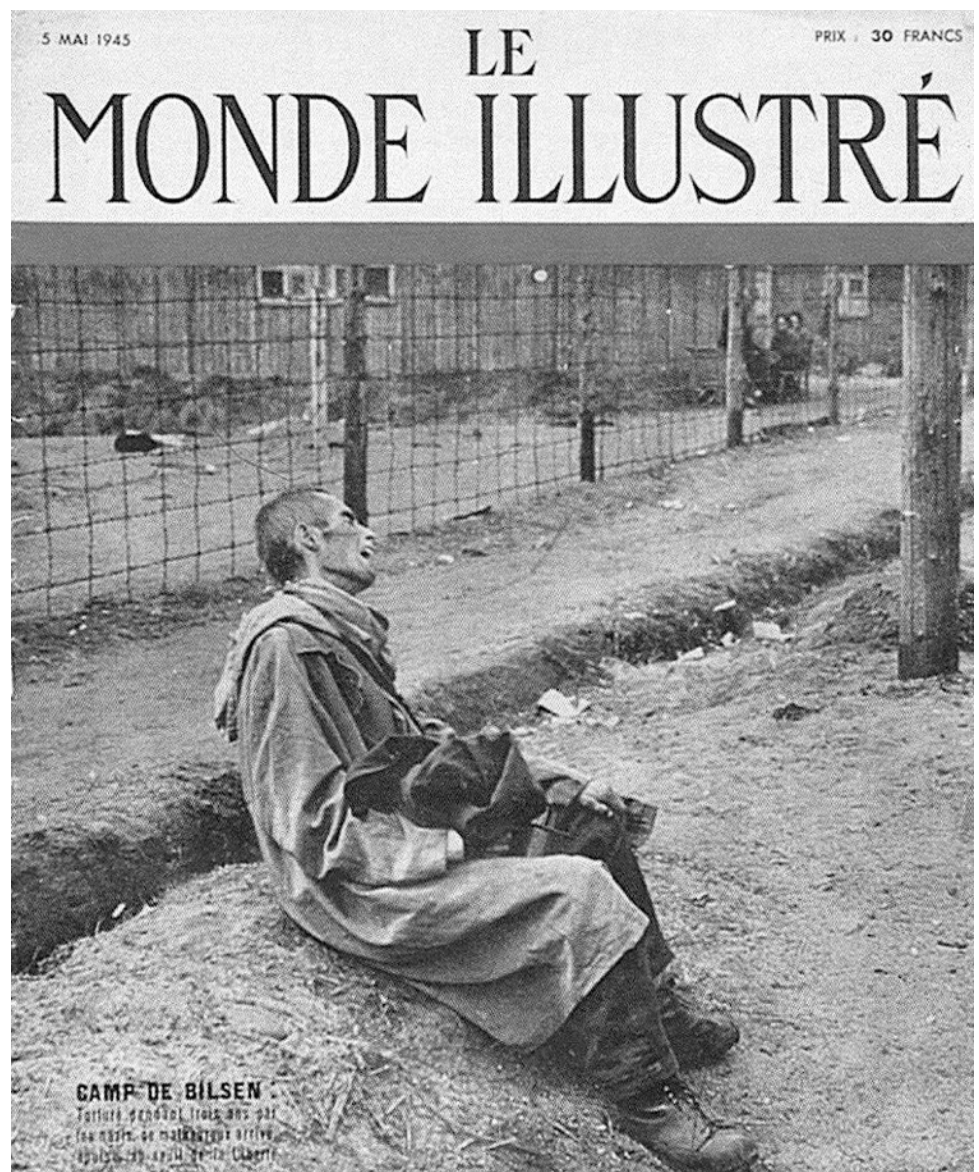


Photo de Une du Monde Illustré, 5 mai 1945, prise au camp de Bergen-Belsen (mal orthographié ici "Bilsen") par le capitaine Edward Malindine, de l'armée britannique.

## Des preuves irréfutables

Pendant et après la libération des camps, les reporters de guerre sont présents pour transcrire dans la presse les événements et récupérer le plus de preuves possibles des horreurs réalisées dans les camps de la mort : commerce de la mort, parties non détruites des camps... Les libérateurs prêtent serment de ne pas déformer la véracité historique dans leurs images.

Les journalistes, reporters et photographes accrédités pour le suivi des troupes alliées sont des vecteurs essentiels de la découverte de l'univers concentrationnaire. Leurs témoignages vont être essentiels et conditionnent beaucoup encore aujourd'hui notre vision des camps.

Ils écrivent des articles, photographient, recueillent des récits de rescapés qu'ils transmettent ensuite à leur rédaction pour que tout soit publié dans la presse (journaux et magazines). Des reportages sont aussi diffusés à la radio. Une exposition est même organisée dès juin 1945 au Grand Palais à Paris. Elle montre des photographies de déportés aux visages émaciés et de charniers ; des témoignages de survivants la complètent. De manière générale, la photographie est le principal vecteur de cette découverte. La presse joue aussi un rôle très important : les articles sur les camps font l'actualité essentiellement de mi-avril à mi-juin 1945 alors que le choc sur la révélation des camps est le plus fort. À

partir de juillet 1945, l'intérêt s'essouffle progressivement. Enfin, des films d'actualité sont aussi réalisés mais davantage au moment du retour des déportés. Dans les cinémas, avant le début du film, les spectateurs découvrent des reportages sur l'arrivée des déportés en gare de l'Est et leur prise en charge au Lutétia.

Au sein des armées, se trouvent des cameramen et des photographes chargés de couvrir la libération des camps et de produire un maximum d'images afin de montrer au monde les crimes des nazis et d'anticiper une éventuelle mise en doute de ces découvertes. Les documents produits à ce moment-là sont aussi utilisés par la suite lors des procès des responsables nazis. Une masse très importante de photographies et de films est alors accumulée.

Le sinistre bilan du commerce de la mort que découvrent les Alliés à la libération des camps est effrayant : 836 525 vêtements féminins, 348 820 vêtements masculins, 43 525 paires de chaussures, des tonnes de cheveux, des piles de lunettes,

des prothèses, etc. sont retrouvés, comptés et photographiés. Ces effets personnels sont regroupés dans le but d'être vendus. Le grand public est profondément choqué en apprenant ceci, et ces preuves vont être essentielles pour convaincre que des centaines de milliers de personnes ont été tuées à Auschwitz.

En plus de ces preuves, les SS négligent la suppression de quelques autres évidences irréfutables, par exemple des cadavres carbonisés laissés sur place et amassés ; les reporters de guerre ont pour but de recueillir le maximum d'images, et filment minutieusement les installations des camps et les rescapés.

« On ne pourra jamais trouver assez de mots, pour relater et décrire ce que des millions de détenus ont souffert et enduré sous le régime sanguinaire des nazis et des S.S... Il faut que le monde entier sache leurs crimes sur les millions de détenus... » intervient à la BBC un reporter anglais qui a visité le camp de Dachau au moment de sa libération.

Emilie



## Parler pour se souvenir

Du 5 juin au 21 août 2014, la Normandie célébrait avec faste et émotion, le 70e anniversaire du Débarquement et de la bataille de Normandie.

Quel est le rôle de ces moments de recueillement et de communion nationale et internationale ?

Ces commémorations ont été inventées pour que les générations actuelles puissent prendre conscience de l'horreur qu'ont vécue les générations passées. Transmettre la mémoire est un devoir, très important pour créer une réflexion, prévenir et informer afin d'éviter une reproduction du drame.

Pour ce faire, de nombreuses personnes ont témoigné en racontant leurs conditions de vie à l'intérieur des camps de concentration durant la Seconde Guerre mondiale.

Une semaine après la libération, le 19 avril 1945, les 21 000 déportés rescapés de Buchenwald se réunissent sur la place d'appel du camp pour faire tous ensemble le serment à tous les camarades morts en déportation ou au cours de Marches de la Mort de lutter pour l'écrasement du nazisme, de même le serment de Mauthausen, le 16 mai 1945, annonce qu'il faut continuer la lutte contre l'impérialisme, qu'il faut se battre pour la liberté. Pour les survivants des camps, témoigner au retour est essentiel. Plusieurs raisons les poussent à parler à leur retour. D'abord parce qu'ils en ont fait la promesse au camp à leurs camarades qui n'ont pas eu la chance de s'en sortir. Il

fallait survivre pour témoigner au nom des victimes, expliquer ce que ces personnes ont enduré dans les camps et comment elles sont mortes pour ne pas qu'elles tombent dans l'oubli. Parler des déportés morts est donc une façon d'honorer leur mémoire. Ensuite témoigner, c'est aussi raconter pour s'opposer encore une fois au projet des nazis. Les bourreaux ont voulu supprimer toutes les traces de leurs crimes, et qu'il n'y ait plus aucun témoin pour dire ce qu'étaient

les camps. Rentrer et témoigner, c'est donner une preuve des horreurs perpétrées par l'Allemagne d'Hitler. Enfin, pour beaucoup, le témoignage est un signal d'alarme. Faire connaître aux « autres » (ceux qui ne l'ont pas vécue) la Déportation est essentiel. Non pas pour qu'ils puissent la comprendre, mais pour qu'ils sachent jusqu'où l'Homme peut aller. Très tôt, les déportés ont conscience de l'importance de la transmission pour les générations à venir. C'est eux qui popularisent le slogan « Plus jamais ça » à travers les associations qu'ils créent.

Mais, les déportés qui, les premiers, ont souhaité et ont eu le courage de parler des camps, se sont heurtés à la difficulté d'expliquer. Quel vocabulaire utiliser ? Que dire des camps ? Faut-il tout raconter ? Comment ne pas choquer les gens ? Comment expliquer avec des mots simples ? Ils réalisent que le langage courant est souvent inadéquat pour traduire avec justesse l'expérience concentrationnaire et leurs souffrances. Avoir faim au camp n'a rien à voir avec la faim que l'on peut ressentir quotidiennement. Les déportés se demandent donc si la Déportation n'est pas en fait un vécu indicible, irra-

contable, qui ne peut se transmettre. Il a fallu dans de nombreux cas attendre un long délai avant de pouvoir se mettre à raconter, Jean Léger n'a publié son livre "Petite chronique de l'horreur ordinaire" qu'en 1998, dans lequel il raconte sa vie dans les camps, après avoir enfin surmonté la difficulté de raconter et d'exprimer son ressenti après une telle épreuve.

Adèle



Buchenwald : Les restes carbonisés de déportés dans les fours crématoire tels qu'ils furent photographiés par les libérateurs du camp de Buchenwald (14 avril 1945).

*« On ne pourra jamais trouver assez de mots, pour relater et décrire ce que des millions de détenus ont souffert et enduré sous le régime sanguinaire des nazis et des S.S... »*

*Il faut que le monde entier sache leurs crimes sur les millions de détenus... »*

Avoir faim dans les camps n'a rien à voir avec l'expérience ordinaire... Comment en rendre compte ?

# Etions-nous au courant ?

Début 1930, les camps ouvrent leurs portes pour les opposants politiques. 1942, la solution finale est adoptée... L'Europe est bercée dans l'horreur, la catastrophe et la terreur. Une question se pose désormais, est-ce que les dirigeants étaient au courant ?

Septembre 1939, le conflit éclate. La France, le Royaume-Uni et les Etats-Unis déclarent la guerre à l'Allemagne après que la Wehrmacht ait envahi la Pologne. C'est jusqu'en février 1942 qu'Hitler collectionne les victoires et gouverne l'Europe. Les pays écrasés sont contraints à obéir au tout nouveau gouvernement instauré par Hitler. Dans les pays vaincus, l'Allemagne nazie installe des gouvernements qui lui sont favorables ou pratique la collaboration avec les pouvoirs en place. Rappelons que l'idéologie nazie est fondée sur le pangermanisme, l'antisémitisme, et le racisme.

Il a fallu attendre plus de cinquante ans après la fin de la Seconde Guerre Mondiale pour que les historiens abordent ces questions et apportent leurs éclairages.

Tout d'abord, en automne de l'année 1941, le gouvernement britannique intercepte des messages radio codés, dont le secret absolu doit être gardé. Le déchiffrement des messages fait part des exécutions en masse de communistes et de juifs.

En Février 1942, le Congrès juif mondial à Londres adresse au Foreign Office un rapport intitulé « Les juifs de l'Europe nazie : février 1933 à novembre 1941 » qui explique les persécutions nazies.

C'est en juin 1942 que la BBC annonce l'assassinat

de 700 000 juifs et la mise en place de la « solution finale » après la conférence de Wannsee grâce aux renseignements du gouvernement polonais en exil ; ce que les réseaux de résistance polonais confirment en novembre 1942 en annonçant que des dizaines de milliers de juifs et de prisonniers de guerre soviétiques avaient été convoyés à Auschwitz dans le but d'être exterminés.

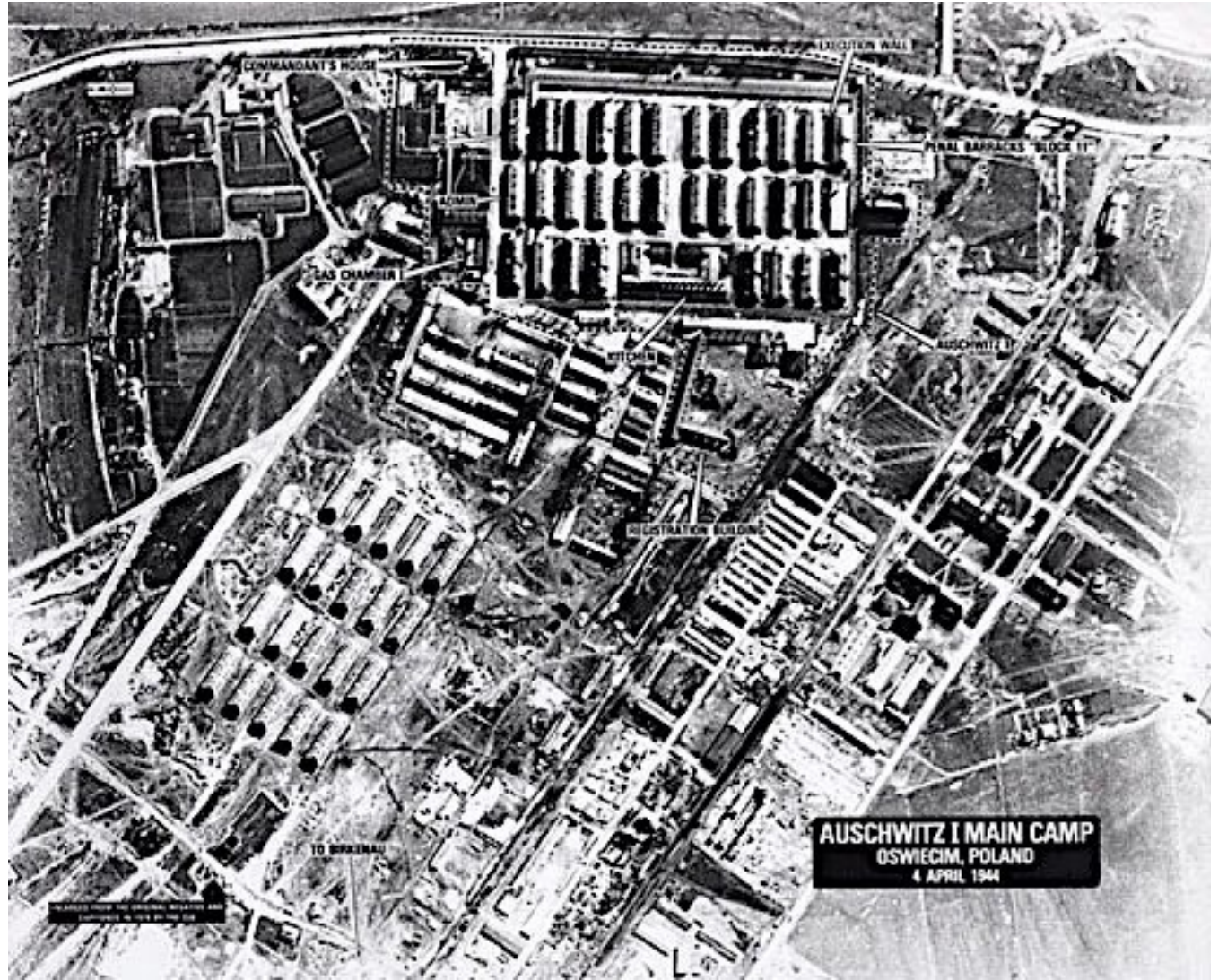
Plus tard, Roosevelt prononce une déclaration de meurtres de civils perpétrés par les nazis.

Le 23 mars 1943, la résistance civile en Pologne dénonce le nouveau four crématoire d'Auschwitz-Birkenau où environ 3000 personnes sont brûlées chaque jour, dont la majorité est juive.

A l'été 1943, Washington reçoit des indications sur le processus de mise à mort à Treblinka, avec également des chiffres très précis sur le nombre de morts

(640000 personnes exécutées, dont 65000 Polonais, 26000 prisonniers de guerre soviétiques et 520000 juifs).

A la fin juin 1944, des télégrammes demandant le bombardement d'Auschwitz sont envoyés, mais les demandes sont refusées. Entre avril 1944 et début 1945, de nombreuses photos aériennes sont prises par la Royal Air Force. Elles montrent les camps d'Auschwitz-Birkenau en activité et il est même possible de voir des personnes



L'existence des camps était connue bien avant la guerre par les gouvernements alliés

marchant vers les chambres à gaz. Avec ces précieuses informations, les chambres à gaz et les fours crématoires auraient pu être endommagés ; mais à l'époque, les bombardements étaient considérés comme dangereux.

L'existence des camps de concentration en Allemagne étant connue par la plupart des gouvernements européens bien avant le début de la Seconde Guerre Mondiale. Le fait que les prisonniers politiques étaient systématiquement battus,

torturés avait été dénoncé dans les années trente par de nombreux réfugiés politiques. Ceux-ci tentèrent vainement d'avertir les gouvernements et leur demandèrent d'agir. Il n'y eut aucune réaction car les dénonciations furent considérées comme « non crédibles », et l'objectif premier restait de gagner la guerre, non pas de libérer les prisonniers.

Mais une bonne partie de la population fut au courant. Des millions de personnes ont été transportées, des biens juifs ont été ramenés.

Plusieurs questions ont été posées au début, qu'elle était la place des Allemands ? N'étaient-ils pas curieux ? Ne voulaient-ils pas savoir d'où provenaient tous ces biens ?

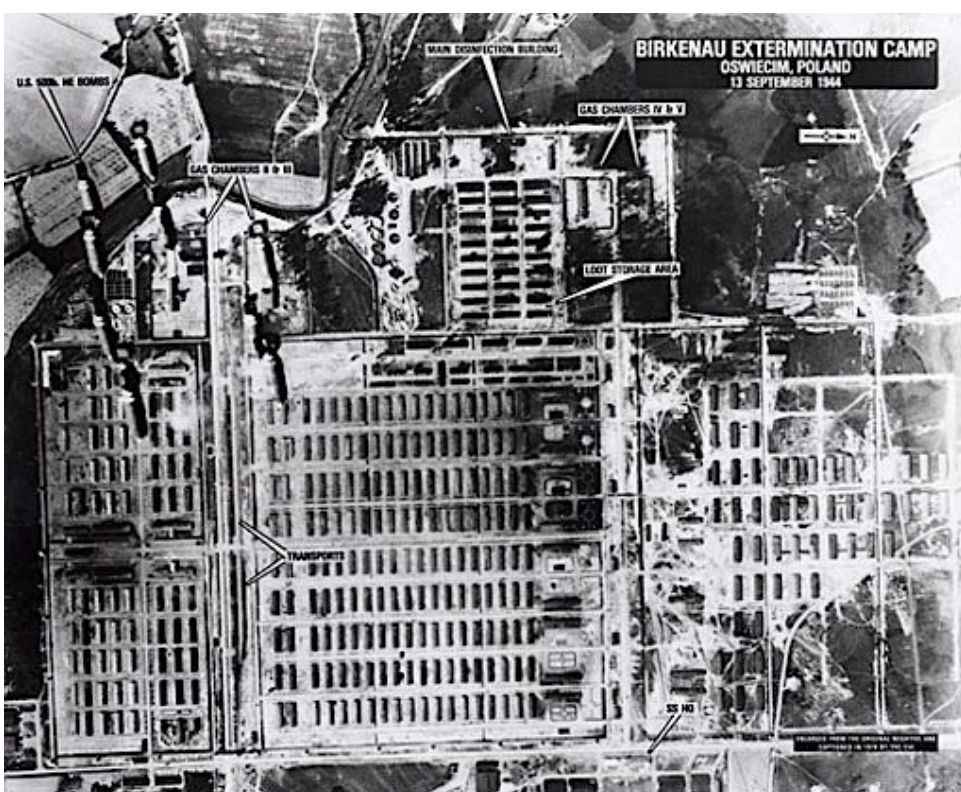
Prenons l'exemple du film « La liste de Schindler » (film réalisé par Steven Spielberg). Nous pouvons voir, dans une scène, un convoi de femmes juives déporté à Auschwitz et une fillette d'environ huit, dix ans faire un geste en passant son index sous la gorge : « Vous allez mourir ».

Nous savons maintenant

qu'une partie de la population était au courant des horreurs qui se passaient, mais n'oublions pas qu'une bonne partie était endoctrinée par ce régime et elle était sous la menace.

Toutefois, pour **Annette Wieviorka**, pas de doute, « L'impuissance à sauver la dernière grande communauté juive d'Europe encore intacte à l'heure de la Libération, apparaît bien comme une faille morale chez ceux-là mêmes qui ont mis fin à la barbarie nazie »

Maryam & Jade.



photos aériennes prises par les avions anglais au cours de l'année 1944

## Visiter pour choquer

La visite des camps aux nazis, aux villageois, et à l'armée américaine.

A la libération, une visite des camps est organisée pour les nazis, l'armée Américaine et les 1000 habitants de Weimar âgés de 18 à 45 ans. Ils sont amenés par les soldats américains à l'intérieur du camp pour qu'ils prennent conscience des crimes nazis. Parmi eux se trouvent des membres du Parti Nazi.

Les soldats alliés obligent parfois les civils à enterrer les cadavres ; des anciens détenus montrent au Con-

grès Américain comment les nazis les traitaient.

Dans le film *La libération des camps nazis*, présenté par Simone Veil et tourné par l'Armée rouge en janvier 1945, on s'aperçoit que les nazis refusent d'entrer dans un campement en bois où ils ont entassé beaucoup de cadavres mais les soldats les y obligent. On leur présente ensuite les kapos (ils sont recrutés parmi les prisonniers de droit commun les plus violents ou parmi les

plus rusés). Pendant la visite, les nazis ne donnent aucune émotion et affirment qu'ils ne savent rien de tout cela.

Le commandant de la 4ème division fait une visite forcée aux villageois, il leur montre des corps fraîchement tués, et les fours crématoires où l'on brûlait les détenus. Les villageois sont terrorisés en voyant autant d'horreur près de chez eux. Plusieurs textes nous montrent l'attitude des civils



# Un procès mémorable

Le procès de Nuremberg préserve la mémoire de ces crimes d'une dimension inégalée.

Il s'agit d'un procès organisé par les vainqueurs de la Seconde Guerre Mondiale, du 14 novembre 1945 au 1er octobre 1946. Il se déroule Tribunal militaire international de Nuremberg. Vingt-quatre personnalités nazies sont jugées, elles sont accusés de :

-« crimes contre la paix », c'est-à-dire d'avoir décidé, préparé, organisé la guerre.  
-« crimes de guerre », c'est-à-dire d'avoir violé les règles de la guerre, en exécutant des prisonniers de guerre, en ne respectant pas les Conventions de Genève.

-« crimes contre l'humanité », c'est-à-dire d'avoir organisé la déportation et le massacre de populations, en particulier dans les camps de concentration et d'extermination.

Au cours de ce procès, quatre organisations sont

déclarées criminelles : le NSDAP (le parti nazi), la S.S., le S.D. (Service de Sécurité), la Gestapo (Police politique).

**Hans Franck**, avocat d'Hitler, nommé à la tête du Gouvernement Général de Pologne et directeur des exactions contre les Polonais et l'extermination des Juifs, fait partie des accusés. Il est responsable de la mise en place des Ghettos et superviseur de l'extermination en Pologne. Il fut condamné à mort, et reconnu coupable de crime contre l'humanité, et d'actions contre les Juifs.

**Rudolf Hess** entra au parti nazi en 1920. Il participa au putsch de Munich (novembre 1923) et fut enfermé par le gouvernement allemand à la prison de Landsberg avec Hitler, auquel il servit de secrétaire pour *Mein Kampf*. De-

venu un ami intime de Hitler, il devient son représentant en avril 1933, et son ministre sans portefeuille en décembre 1933. Membre du conseil de défense du Reich, il était considéré comme le deuxième successeur de Hitler après Göring. Il fut condamné à la prison à perpétuité.

**12 condamnations à mort, 7 à la prison à vie, et 5 acquittements.**

Les Alliés ont voulu donner une grande publicité à ce procès, ce qui explique la présence des journalistes dans la salle d'audience ; ils ont souhaité mettre en scène ce retour à la justice et donc à la légalité face à un régime qui avait bafoué les règles de la démocratie

et les principes de la justice.

En 1996, l'Humanité publie le portrait de Marie-Claude Vaillant-Couturier, témoin au procès de Nuremberg. Déportée à Auschwitz en janvier 1943 avec 230 autres Françaises, elle témoigne face à ses anciens agents d'exécution le 28 janvier 1946.

« Nous sommes arrivées à Auschwitz au petit jour. On a déplombé nos wagons et on nous a fait sortir à coups de crosse pour nous conduire au camp de Birkenau, qui est une dépendance d'Auschwitz, dans une immense plaine glacée. On nous a conduit dans une grande baraque. Là, on nous a rasé la tête et on nous a tatoué sur l'avant-bras gauche le numéro

de matricule. Ensuite, on nous a mises dans une grande pièce pour prendre un bain de vapeur et une douche glacée. Tout cela se passait en présence des SS, hommes et femmes, bien que nous soyons nues. Après, on

nous a remis des vêtements souillés et déchirés, une robe de coton et une jaquette pareille. Après cela, nous avons été conduites dans le bloc où nous devions habiter. Il n'y avait pas de

lit, mais les bat-flanc de 2 mètres sur 2 mètres, où nous étions couchées à neuf, sans paille et sans couverture la première nuit. Nous sommes demeurées dans des blocs de ce genre pendant plusieurs mois. Pendant toute la nuit, on ne pouvait pas dormir, parce que chaque fois que l'une des neuf se dérangeait, elle dérangeait toute la rangée. »

M. Dubost, procureur général adjoint, lui demande de compléter : « Je vous demande pardon, pouvez-vous décrire les scènes de l'appel ?

« A 3 heures et demie du matin, les hurlements des surveillants nous réveillaient, et, à coups de gourdin, on était chassé de son grabat pour partir à l'appel. Là, nous restions en rangs par cinq jusqu'à ce que le jour se lève, c'est-à-dire 7 ou 8 heures du matin en hiver, et quelquefois, jusqu'à midi.

On était mis en rangs, par cinq. Elles distribuaient des coups de gourdins, au petit bonheur la chance, comme ça tombait, durant l'appel. Nous avons une compagne, Germaine Renaud, institutrice à Azay-le-Rideau en France, qui a eu le crâne fendu devant mes yeux par un coup de gourdin. Il m'est même arrivé de voir une femme déchirée et mourir sous mes yeux, alors que le SS Tauber

excitait son chien contre elle et ricanait à ce spectacle.'

On gazait les femmes juives pour n'importe quoi. Leur situation, du reste, était absolument effroyable. Alors que nous étions entassées à 800 dans des blocs et que nous pouvions à peine nous remuer, elles étaient dans des blocs de dimensions semblables, à 1.500, c'est-à-dire qu'un grand nombre ne pouvait pas dormir la nuit, ou même s'étendre.'

**Et après ?**

Le procès de Nuremberg a eu de nombreuses répercussions sur le droit international. Le crime contre l'Humanité a été défini juridiquement. Pour la première fois dans l'Histoire, la priorité du droit des individus est instaurée, dans un domaine qui ne reconnaissait jusqu'alors que le droit des États.

Les principes fondamentaux issus du procès de Nuremberg incluent la responsabilité des individus pour des crimes internationaux, le droit des accusés à un procès équitable, la déclaration historique selon laquelle la position de hauts fonctionnaires ne peut garantir l'immunité et le respect des principes des droits de l'homme, devenus universels.

La Convention contre le génocide prévoit que ce crime puisse être sanctionné par une cour internationale. Il faudra attendre près de 50 ans pour qu'une cour permanente, la Cour Pénale Internationale, voit le jour.

Les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité sont adoptés, sans que l'on définisse le crime absolu, celui de génocide, un concept perçu en 1945.

Alice.



Les déportés de Dachau saluent les Américains.

comme ceux de **Margaret Bourke-White**, reporter à Life Magazine, qui témoignent des réactions des civils allemands "Des femmes s'évanouirent, les hommes couvraient leur visage avec leurs mains et détournèrent leurs regards. Quand les civils répétèrent encore et encore "Nous ne savions pas ! nous ne savions pas !", les détenus libérés qui les entouraient s'écrièrent avec fureur : "Vous saviez !" (Life Magazine, avril 1945).

Jorge Semprun, dans L'écriture ou la vie, témoigne : « Dans la cour du crématoire, en tout cas, un lieutenant américain s'adressait ce jour-là à quelques dizaines de femmes, d'adolescents des

deux sexes, de vieillards allemands de la ville de Weimar. Les femmes portaient des robes de printemps aux couleurs vives. L'officier parlait d'une voix neutre, implacable. Il expliquait le fonctionnement du four crématoire, donnait les chiffres de la mortalité à Buchenwald. Il rappelait aux civils de Weimar qu'ils avaient vécu, indifférents ou complices, pendant plus de sept ans, sous les fumées du crématoire.

Votre jolie ville, leur disait-il, si propre, si pimpante, pleine de souvenirs culturels, cœur de l'Allemagne classique et éclairée, aura vécu dans la fumée des crématoires nazis, en toute conscience !

Les femmes- bon nombre d'entre elles, du moins - ne pouvaient retenir leurs larmes, implorant le pardon avec des gestes théâtraux. Certaines poussaient la complaisance jusqu'à manquer de se trouver mal. Les adolescents se murèrent dans un silence désespéré. Les vieillards regardaient ailleurs, ne voulant visiblement rien entendre. »

L'armée américaine découvre la réalité derrière toutes les rumeurs et les témoignages. Le choc le plus violent a lieu le 5 avril 1945, à la découverte du camp d'Ohrdruf, à cause de la vue des cadavres de 3000 victimes, dont plusieurs dizaines tués d'une balle dans la nuque

par les SS avant leur fuite, les soldats sont pris de nausée. **Eisenhower** décide de faire connaître par tous les moyens l'abomination qu'il a sous les yeux et ordonne en particulier aux troupes américaines des environs de visiter le camp. « J'ai délibérément tenu à faire cette visite afin de pouvoir apporter un témoignage de première main au cas où, à l'avenir, se dessinerait une tendance à qualifier ces allégations de propagande », déclara-t-il peu après dans un message prophétique adressé au général Marshall, chef d'Etat-Major de l'armée américaine.

Emma

## Entretien avec M. Paul Chytelman : « Je me suis tu jusqu'en 1974... »

Paul Chytelman est né le 23 novembre 1922 en Pologne. Il arrive en France en 1923 avec ses frères et sœurs. Il poursuit sa scolarité en école primaire en juin 1934. La déclaration de la guerre en 1939 le prive des moyens de continuer, il fait donc plusieurs petits métiers. Ayant le choix entre l'armée polonaise et l'armée française il choisit l'armée française. Au mois de juin, il est révoqué par l'armée allemande à Roanne. Après fin 1940, il quitte la capitale pour une zone dite « libre » en aout 1941 après l'arrestation d'une personne du réseau. Il rejoint son frère en Lozère et fut comme lui un agent de liaison, sous la direction de Monsieur Cordesse.

Il est transféré comme juif à Drancy pour être transporté vers Auschwitz par le transport n°67 du 3 février 1944. Quelque temps après, il est emmené dans le camp de travail de la Buna-Werke à Monowitz. Il fait « la marche de la mort » jusqu'à Gleiwitz lors de l'évacuation du camp du 18 janvier 1945, puis est transporté au camp de Dora où il est chargé des usines souterraines.

Le 15 avril 1945 il sera délivré par la deuxième armée britannique placée sous le commandement du Général Montgomery.

Le 28 avril 1945 il arrive en France à Paris. Il sera médaillé pour de nombreuses caractéristiques et acquiert la nationalité française en 1947. Depuis ces événements, il parle en public pour exprimer son ressenti et son histoire.

Nous avons dialogué avec M. Paul Chytelman par mails, qui a très gentiment répondu à nos questions.

**Avez vous immédiatement pensé à témoigner des événements dramatiques de votre vie ? Si non, combien de temps cela vous a-t-il pris pour prendre la décision ?**

- J'ai personnellement été à même de témoigner auprès de mes parents de l'extrême horreur de la déportation, mais devant l'incrédulité et le côté "impensable" "inimaginable" de mes dires, j'ai fait ce que tous les déportés ont fait, je me suis tu. « Puisque vous ne voulez pas entendre la vérité, je ne dirai plus rien ». Ce n'est qu'en 1974, suite à l'invitation d'un principal de Dijon, que j'ai pu m'exprimer sans tabou et que j'ai commencé mes interventions, autant à l'Education nationale que dans le privé (Lyon's club, Rotary, Loges maçonniques, etc..)

**Pourquoi avez-vous choisi et pris l'engagement de transmettre la mémoire de votre parcours ? N'avez vous pas été tenté d'essayer d'oublier ce passage de votre vie ?**

- Contrairement à certains camarades qui sont devenus volontairement amnésiques, j'ai engagé mes activités avec le sens du devoir de lutter contre la xénophobie, le racisme et l'antisémitisme, afin de maintenir la mémoire des 6 millions de femmes, d'enfants et d'hommes victimes de la haine raciale.

**Quel moyen avez vous choisi pour respecter cet engagement ?**

- Ce que je fais actuellement, conférences publiques, interventions en collèges et lycées, ainsi que deux livres écrits et publiés



qui sont diffusés par les distributeurs par internet.

**Pouvez vous nous résumer la façon dont vous avez appris la libération de votre camp ? Quelle était alors votre situation ?**

Quel a été votre premier ressenti à cette annonce ? - J'étais présent lorsque le premier soldat britannique est entré à Bergen-Belsen le 15 Avril 1945 à 15h. J'ai eu l'impression de respirer un grand coup comme si je revenais en surface après "avoir bu la tasse".

**Par quel moyen avez vous entrepris le chemin du retour et dans quels délais ?**

- Comme il y avait plusieurs épidémies dans le camp et la mortalité effrayante, les Anglais ont procédé très rapidement à l'évacuation des déportés reconnus par les services de sécurité, pour les personnes sans domicile vérifiables, vers des camps de "personnes déplacées" en partic-

ulier vers l'Italie. Libéré le 15 avril j'étais chez moi le 28 Avril ou j'ai retrouvé mes parents.

**Sur qui avez vous pu vous appuyer à votre retour ?**

- J'ai eu la chance de retrouver mes parents et de ce fait j'ai pu bénéficier de toutes les attentions qu'une mère porte à son "nouveau-né" comme elle m'appelait souvent.

**Quelles ont été vos premières préoccupations après votre retour ?**

- J'avais alors 22 ans et demi. Mes premières préoccupations furent de me nourrir afin que je puisse retrouver rapidement des forces suffisantes pour une vie normale.

**Quelles ont été les principales difficultés auxquelles faire face pour retrouver une vie « normale » ?**

- Les restrictions alimentaires d'alors furent difficiles à contourner mais les commerçants furent très sympas et ne re-

gardèrent pas trop les quotas imposés. La Mairie fit de même en me donnant des tickets supplémentaires.

**Avez vous repris une vie professionnelle ou une formation facilement ?**

- Mes capacités au travail étant très faibles, j'ai du attendre plus d'une année pour pouvoir de nouveau gagner ma vie. Ce n'est que progressivement que j'ai pu retrouver mes capacités au travail.

**Avez vous pu fonder une famille ?**

- Grâce à l'amitié que j'avais noué avec une auxiliaire de la Croix-rouge déléguée communale aux rapatriés, j'ai pu fonder une famille hélas sans enfant, mon épouse est morte du cancer après 32 ans de mariage. J'ai pu fonder un nouveau foyer cette fois avec 3 enfants et j'ai 8 petits enfants avec qui je fête aujourd'hui Noël, autour d'une table bruyante.

Alyssa et Dounia.

## Jean Léger, rescapé des camps :

« Certains se sont laissés mourir le jour de leur libération »

Voici le témoignage, reconstitué à partir du livre *Petite Chronique de l'Horreur Ordinaire*, d'un détenu rescapé des camps habitant dans l'Yonne. Il nous raconte son histoire de son arrestation à aujourd'hui.



Début 1944, le garçon de 18 ans est transféré à Paris, puis au camp de Strudhof. « Je faisais 83 kg à l'entrée, 42 à la sortie ». Les poux, les puces, la tuberculose dont il garde des séquelles, le typhus à la libération du camp, les coups et les brimades...

Jean Léger a connu « tout ce qu'on peut imaginer de cruautés » dans les camps. Il n'a pourtant jamais perdu l'espoir...

Il fait le récit de sa libération, de sa délivrance :

« Le jour s'est levé dans un silence inhabituel. La nuit a été longue, nous avons été bom-

bardés. Nous attendons, surveillons ce qui se passe. Lorsqu'un casque apparaît peu à peu au-dessus du remblai, suivi rapidement par d'autres. Les barbelés sont franchis, les libérateurs entourés, écrasés par une foule en délire. Des officiers américains nous regroupent, nous sortons enfin...

Nous avons épuisé notre potentiel d'émotions. Certains sont morts sur place, la nouvelle de la libération les a tués. Ils n'attendaient que cette joie pour se laisser enfin glisser dans une mort compatissante ».

Après la sortie du camp de concentration où il se trouvait, Jean nous décrit son voyage de retour :

« Nous marchons jusqu'à une sorte de grand refuge. Ceux étant incapables de marcher sont transportés dans des camions. Là-bas, nous sommes nourris, soignés, habillés.

Un représentant pour les déportés est désigné. Les soldats repèrent les traitres. On nous recouvre chacun notre tour d'une sorte de poudre, c'est un traitement contre les épidémies. Au bout de quelque temps, on nous sépare pour rentrer chez nous dans des

moyens de transport différents: les avions, les bateaux ou les trains. Nous rentrons enfin chez nous. Le délai d'attente avant de monter à bord de notre moyen de transport est plus ou moins long.

Quand nous débarquons dans notre pays, on nous offre de la nourriture, des vêtements, des ventes aux enchères ont été organisées pour nous. Nous retrouvons nos familles, le bonheur est immense ».

Il évoque sa réinsertion dans la vie sociale : « Étant atteint de la tuberculose, je suis resté près de 2 ans dans des hôpitaux réquisitionnés par l'armée française. Je ne supportais pas les questions que les gens me posaient. Il m'ar-

rivait souvent d'avoir des absences brutales : autour de moi tout s'effaçait, et je plongeais dans le néant, figé au milieu d'un geste. Cela a été très difficile, de supporter quotidiennement

... cette douleur, cela nous ronge l'esprit sans que l'on puisse faire quoi que ce soit.

cette douleur, cela nous ronge l'esprit sans que l'on puisse faire quoi que ce soit. Maintenant, j'arrive à raconter presque sans émotion les douloureuses expériences de ce fantôme qui me suit encore une ombre. Je sens bien encore en moi quelques zones ultra-sensibles ou au contraire parfaitement mortes, mais j'ai appris à m'en accommoder et surtout à les dissimuler ».

Camille